NOTRE ROMAN

LE COSTUME ACADIEN

Par MADAME SPES.

(Ecrit spécialement pour Le Canadien)

Il fait sombre et bien froid, en cette après-midi d'octobre. Les gros nuages gris demeurent immobiles, et ressemblent à d'immenses bateaux désemparés; la rivière est noire et ses courants sont d'une violence extrême. Le deuil planait ce jour-là dans la vallée Matapédiac.

Néanmoins, cet accueil peu bienveillant de la nature, ne décourage pas une vingtaine de familles acadiennes, de Rustico, dans l'île du Prince Edouard, qui viennent fonder une colonie, de l'autre côté de la rivière, en face de l'hôtel Fraser, où elles se sont arrêtées. Ils sont pauvres mais robustes, et pleins de courage.

Après s'être reposées, elles se hâtent de repartir, afin de se rendre sur les lots qui leur ont été choisis. Elles ont trois milles à faire, et ce parcours, par un petit sentier, en amont de la montagne sur le haut de laquelle, elles doivent habiter. Elles sont arrivées. Les hommes sont exténués, car, ils ont dû transporter sur leur dos, leurs pauvres bagages. Les mères portent leur plus jeune enfant, tandis que les autres membres de la famille s'étaient partagés les choses essentielles à leur nouvelle installation. Ils se hâtèrent de préparer un abri provisoire, car la nuit approchait.

Un grand feu flamboie à la porte, éloignant les bêtes sauvages, éclairant et réchauffant l'intérieur. Le frugal repas, est bientôt prêt...

Les groupes rapprochés que forme chaque famille, sont vraiment beaux à voir, tant le courage, l'espérance, la franche gaité y règnent.

Après le souper, la "Manoute" s'approche de son grand-père, et lui tend avec respect le livre des "Saints Evangiles". Le vieillard ôte son bonnet de laine, les autres l'imitent. Il fait sur lui le signe de la Croix, et d'une voix grave, un peu chevrotante, lit celui du jour. L'ayant terminé, tous répondirent: "Ainsi-soit-il" avec une foi, et une ferveur, dignes des anciens jours.

Malgré la torpeur et la fatigue qui engourdissent leurs membres, ils ont hâte au lendemain.

Tous, jeunes comme vieux, s'endorment, la joie au coeur, convaincus, qu'avec la grâce de Dieu, ils touchent au succès.

LA COGNEE

A peine le soleil a-t-il paru à l'horizon,que nos amis se lèvent et s'habillent à la hâte. Les rires joyeux fusent de tous les coins; les marmots surpris, oublient de pleurer. Les femmes se hâtent, et servent le déjeuner.

L'écuelle fumante sur les genoux, ils prennent leur repas, assaisonné d'un merveilleux appétit. Ils auraient bien été surpris si on leur eut dit que les rois avaient quelques choses de plus savoureux sur leur table, que ce qui leur était servi.

On discute ensuite sur ce qu'il y a de mieux à faire, et tout le monde est content des décisions prises. D'abord, les lots seront visités; ensuite, tous les bras se mettront à l'oeuvre, abattront un acre de terre, y construiront une petite maisonnette, pour le plus âgé d'abord, et ainsi jusqu'au dernier. Trois hourrahs retentissent dans la forêt. Après avoir visité, tous se rendent sur le lot voisin, celui du père Lazare. L'endroit où bâtir est bientôt choisi; et l'on s'empresse de se rendre auprès d'un énorme sapin. La hache fut présentée au vieillard, qui, d'abord, avec son pouce, fait une croix, sur l'écorce lisse de ce beau roi des bois, et donne... le premier coup fatal...

Successivement, les autres pratiquent une énorme entaille, et en quelques minutes, le géant tombe à la renverse, aux cris et aux trépignements de tous les assistants. La besogne se continue sans relâche pendant tout le jour. Les scieurs de long eurent bientôt fait de préparer les planches pour la toiture et les planchers. Les femmes, les enfants charroient les cailloux nécessaires pour ériger la cheminée, dont trois hommes s'occupent. Un autre groupe dépouillent les cèdres de leur écorce, et après l'avoir ébouillantée en calfeutre la cabane. Deux petites fenêtres de quatre vitres chacune—et... la première maisonnette de la future paroisse de St-Alexis de Matapédiac est construite.

Pour compléter la fête, les jeunes mirent le feu à un long bouleau, qui ne fut bientôt qu'une immense torche enflammée. Le soir la petite colonie conduisit le Père Lazare à son nouveau foyer. L'obligeant Pierre Michelle apporta son violon, et peut-être avec plus d'entrain que de savoir exécutat des "gigues" de cotillons avec une bonne volonté remarquable.

Aussi, tous les jeunes s'en donnèrent à coeur joie. Les plus âgés ne résistèrent pas, non plus, au plaisir d'aller se dégourdir les jambes, et prouver qu'elles n'avaient rien perdu de leur élasticité.

Le bonheur de vivre se lisait sur toutes les figures.

LES "REJOUISSANCES"

Pendant la veillée, Désiré Pineault, regarde avec inquiétude, le garçon du vieux Ninaille, qui danse avec sa Zélie. Il la regarde à chaque instant d'une manière bien tendre. C'est un beau gas, il danse avec une grande souplesse. On dirait que sa bonne amie prend beaucoup de plaisir en sa compagnie—elle lui sourit gentiment; elle n'a jamais si bien dansé, ses yeux brillent, sa figure est toute rose. Comme elle est belle!!!

Son coeur se serre, il ne peut y tenir davantage et sort. Il n'ose partir. Que dirait Zélie? Ensuite, ça donnerait de la chance à l'autre. On se moquerait de lui. Non, il vaut mieux rester. Il rentre, comme son amie le cherche du regard. Elle l'aperçoit, et lui sourit doucement. O, ce sourire, comme il lui a fait du bien.

La petite réjouissance est terminée, et tout le monde se prépare au retour. On souhaite bonne nuit au père Lazare, et à travers la forêt, à la lumière vacillante des fanaux, on prend le chemin de la cabane. Désiré et Zélie sont les derniers.

J'ai été bien malheureux, ce soir, dit tout à coup Désiré. Comment cela? interroge anxieusement Zélie.

—Il m'a semblé que tu t'amusais bien fort avec Jérôme.

—Mais, sans doute, je m'amusais bien,—pourquoi ne pas être contente? Tu étais avec nous, et tout le monde était si joyeux. Tiens, je vais te dire Zélie, je crois que tu n'aiis pas Jérôme. — Mais non, je ne l'haïs pas, par exemple, c'est toi que j'aime.—Bien vrai?—Me prends-tu pour une coquette? jamais je n'aimerai d'autre que toi, je t'ai donné mon coeur, je t'ai promis ma main. Chasse toutes les vilaines pensées qui rendent malheureux. Ne cours pas après le chagrin, c'est bien assez de le prendre quand le bon Dieu l'envoie. — Tu as raison, mais, c'est plus fort que moi, quand je te vois regarder Jérôme?

...Tiens, si tu voulais, on se marierait tout de suite. Une petite maison, ça se bâtit vite, et on serait si heureux Zélie... Oui, on serait heureux, mais, Désiré, ça te couterait pas d'abandonner ton père, qui n'a pas encore commencé un brin d'abattis. Tu es le plus vieux et il a raison de compter sur toi. Ma mère aussi a besoin de moi, Colette ne peut pas lui aider encore beaucoup, et je trouve que ça serait pas chanceux de penser rien qu'à notre bonheur. Chère Zélie, que tu es donc bonne!!!

Les filles comme toi sont rares. J'avais perdu la tête, en effet pour te parler de même, mais j'ai tant souffert ce soir!!! Désiré, je serai ta femme. Vivons heureux en faisant notre devoir, et ramassons du mérite pour plus tard. Ils ne se parlent plus, et avant d'entrer dans la cabane qu'ils viennent d'atteindre, elle le regarde... et ce doux regard... il en dit si long... Le brave Désiré, après avoir tant souffert, regagne son coin, la joie au coeur, et s'endort le nom de Zélie sur les lèvres, dont la douce image va embellir ses rêves.

Le lendemain, ils eurent une charmante surprise, Madame Fraser envoyait la plus belle vache de leur troupeau, pour subvenir au besoin des plus jeunes enfants de la colonie.

En très peu de temps, chacun avait sa maisonnette et un acre d'abattis.

Monsieur le curé de Ste-Anne de Restigouche qui avait la déserte de la nouvelle paroisse, était fort inquiet sur leur sort. Les mauvais chemins l'empêchaient d'aller les visiter. Un jour, ne pouvant plus y tenir, il se fait accompagner de deux jeunes indiens, qui après avoir traversé la rivière en canot, attèlent deux chiens en tam-dam, sur une petite charette, et poussant la plupart du temps en arrière, ils réussissent à atteindre le plateau.

Quelle ne fut pas la surprise du missionnaire en apercevant une maisonnette déjà entourée d'une clairière, et dont la fumée claire de la cheminée tranchait sur le ciel bleu. La joie la plus intense se peignit sur toutes les figures, en appercevant le bon prêtre. Mais lorsque celui-ci apprit que chaque famille était ainsi installée, il ne sut comment remercier Dieu. Il les visita, encouragea de toute façon, et repartit fort heureux.

Deux années se passèrent et malgré quelques épreuves, ils prospérèrent. Il leur fallait une école mais comme ils étaient trop pauvres pour payer le salaire d'une institutrice, le bon curé réussit à obtenir les services d'une demoiselle pouvant se passer de salaire. Aussi, je vous laisse à penser si elle fut bien accueillie dans le village.

Mlle S. s'appercevant que les enfants étaient doués de beaucoup de talent, fit venir sa jeune soeur qui s'occuperait des plus jeunes, ce qui lui permettrait de consacrer son temps aux plus âgés.

JULIE

Parmi les élèves se trouvaient trois fillettes de quatorze à quinze ans, Julie, Philomène et Edesse. Julie était d'une beauté remarquable. Tout étranger en était frappé. Une distinction naturelle, lui allait à ravir. Ses manières, son langage, ses sentiments étaient d'une nature élevée. Le velouté de ses grands yeux bruns ne pouvait se comparer. Sa taille d'harmonie parfaite, se cambrait avec des mouvements doux et gracieux.

Philomène était remarquable par son intelligence, et ses yeux noirs reflétaient la bonté. Edesse n'était pas jolie, mais elle avait la réplique facile, amusait bien, mais, hélas! était orgueilleuse et jalouse.

Julie avait remarqué à l'école un jeune garçonnet, très brillant et bien joli. Avec la candeur de son âge, elle l'aima. Sa riche nature convertit bientôt cette affection, en un amour véritable.

Etant fière, elle ne voulait pas se laisser deviner, mais se trahissait à tout instant.

Félix arrivait-il, soudainement elle pâlissait. Chaque matin, entrant en classe, instinctivement, ses yeux se dirigeaient vers la place qu'il occupe d'ordinaire. Ses compagnes eurent vite fait de la deviner, et la taquinaient gentiment. Ne voulant, ni ne pouvant nier elle souriait à leurs propos, et c'était tout.

Le jeune garçon comprit bien vite la place qu'il occupait dans le coeur de la belle Julie, et en fut très heureux. N'était-elle pas la plus belle fille du village? Néanmoins, la petite maîtresse, comme on appelait la plus jeune des deux soeurs enseignantes, l'attirait singulièrement.

Aimable envers tous, la fillette ne s'occupait de personne—sinon, le neveu de M. le curé, peut-être. Mais ses rêves n'allaient pas loin, car, il devait se faire prêtre. Julie s'en rendit compte. Elle n'était pas inquiète de ce côté. Mais, à quoi bon, si Félix l'aimait c'est qu'il ne pensait pas à elle. Souvent elle s'éloignait dans les champs, seule, bien seule, elle cachait la tête dans son tablier, et pleurait.

Combien de marguerites se firent mutiler, et quand les corolles cruelles lui avaient dit: "Il ne t'aime pas", elle les jetait au loin et les traitait de méchante. Pendant les veillées sombres, combien de fois, n'allait-elle pas s'asseoir près de vieux troncs d'arbres, au bois devenu londreux, jetant des lueurs phosphorescentes, et là, des heures entières, vivait de l'intensité de son rêve, sans être dérangée par personne. Ou, sur la mousse fleurie, quand le soleil disparaissait pour aller porter la vie sous d'autres cieux, écoutait les accents suaves du rossignol qui lui parlaient d'espérance, le bourdonnement des insectes, les mille et une voix du "silence" de la forêt, venaient lui parler de son amour. Elle n'avait besoin ni du poète, ni de ses vers, pour jouir de son doux rêve. Elle lisait dans le grand livre ouvert de la nature, et ses sublimes leçons, faisaient palpiter toutes aspirations de son âme virginale. Sa merveilleuse beauté, sa radieuse jeunesse, n'avaient besoin que l'isolement, et ces heures divines, nul, que ceux qui sont capables de s'élever dans ces sphères peuvent les comprendre.

Quand on la voyait poursuivre ses tâches quotidiennes avec autant de sérénité, personne n'aurait pu croire, qu'elle pouvait être susceptible d'aussi profonds sentiments.

Un jour, accompagnée de ses deux petites amies, elle partit pour cueillir des fraises. Leurs petits paniers s'emplissaient rapidement.

Elles entendirent tout à coup une voix joyeuse les interpeller En trouvez-vous beaucoup? O, oui, viens avec nous, nous te chercherons de belles "talles". La petite maîtresse, car c'était elle, avait fort bon air, vêtue d'une robe rose, ses lourds cheveux attachés avec des rubans de velour, noir s'arrêta un instant auprès d'elles. Non, merci une autre fois, aujourd'hui, je suis pressée.

Tiens, bonjour, Félix, ajoute-t-elle, elle vient de l'apercevoir, appuyé sur la clôture, sers-tu de chaperon à ces demoiselles? Il fait un geste pour la suivre, mais comme elle ne se soucie pas de sa compagnie, elle part en courant.

Humilité, il rejoint les jeunes filles. Julie a tout observé, et se sent triste. Philomène aussi a compris et regarde son amie avec bonté, mais la mordante Edesse, rit méchamment. Félix s'approche de Julie qui feint de ne pas s'en apercevoir.

Elle voudrait bouder, mais c'est difficile. Il est là, et cela la rend si heureuse. Est-ce vrai, Julie que tu vais être marraine, dimanche prochain, et que tu as choisi Ephrem pour compère? Ce n'est pas moi qui l'ai choisi, c'est le père.

Que voulais-tu que je fisse, pouvais-je refuser?

J'aurais bien mieux aimé que ce fut toi, je te l'assure.

—O, tu n'es pas fâchée de sortir avec Ephrem.

—Peut-on dire? mais tu sais mieux que cela.

Félix s'aperçoit qu'il l'a affligée, lui souhaite bonjour en souriant. Elle le regarde s'éloigner, mais il se retourne, et la trouve si belle qu'il lui envoie un baiser. Cher, cher Félix, murmure-t-elle, et continue sa cueillette. Voilà Edesse qui s'approche. Tu ne l'aime pas, la petite maîtresse, hein? Pourquoi? Tu vois bien que Félix l'aime lui dit-elle brutalement. Ce ne serait pas étonnant, répond tranquillement Julie, elle est charmante, elle est bonne. Oui, il l'aime, continue l'autre en lancinant le coeur de la pauvrette, mais elle ne s'en occupe guère, il lui faut quelque chose de mieux que cela, cette demoiselle. Tu as vu tantôt, comme elle s'est sauvée de lui... C'est le neveu de Monsieur le curé qu'il lui faut. Il fallait lui voir la façon, quand elle lui parlait hier, à la porte de la chaplle. Ah! que c'était drôle, mais, il n'y a pas de danger qu'il s'en amourache, car il veut faire un prêtre. Tais-toi, Edesse, il faut que tu sois méchante, pour parler de même. Julie un instant heureuse, devint triste; ces fielleuses paroles avaient rompu le charme.

L'INCERTITUDE

Julie atteint maintenant sa dix-septième année. Félix a vingt ans. Ils ne se revoient que le dimanche au choeur de chant. On ne se lasse pas d'entendre la belle voix de Félix mais celle de Julie a des intonations si caressantes, si enveloppantes, que lorsqu'on l'écoute en la regardant, instinctivement on joint les mains. Sa beauté admirable ne semble avoir de décors digne d'elle que dans l'Eglise, au milieu de l'encens et des fleurs. Félix dont le coeur bout n'en peut détacher ses regards, il l'aime, mais ne lui dit pas, et se contente de veiller à ce que personne ne le devance. Julie, souffre, son coeur si constant si fidèlement épris, croit comprendre que Félix ne ressent aucun attrait pour elle. S'il ne va pas voir d'autre fille, c'est qu'il ne veut pas me faire de peine, se dit-elle. Mais, il va finir par se lasser pourtant, alors, o alors que je vais être malheureuse!!! Elle refuse toutes les avances qui lui sont faites, va rarement en veillée, sa bouche a désappris à sourire—elle ne veut pas chasser sa tristesse. Elle l'aime sa tristesse, car elle souffre pour Félix. Elle a pour ses parents des soins attendrissants, travaille du matin au soir sans jamais murmurer. Le dimanche avec sa jolie jupe de droguet, son corsage, son capulet blanc, sa coiffe de dentelle ivoire, encadrant si bien, son opulente chevelure brune, dont les longues torsades se déroulent sur les épaules, son chapelet, son livre de prière à la main, et que de son pas cadencé et gracieux elle se dirige vers la chapelle, tout le monde la regarde et l'admire.

Celles qui ont abandonné le costume national, pour ce qu'elles appellent "l'habit anglais" lui portent envie et ont presque honte de cette espèce de prévarication.

Un jour Justine entre comme une bombe chez Julie. Sais-tu la nouvelle, dit-elle en l'abordant. Je ne sais rien, répond-elle simplement. Eh bien, Félix a été à Dalhousie, et s'est habillé en neuf des pieds à la tête... comme s'il était pour se marier.

Julie n'entend plus rien, les oreilles lui bourdonnent. Elle se ressaisit cependant et répond sereinement. Il va sans doute, commencer à aller voir quelques jeunes filles.

Justine scrute curieusement la figure de Julie. O, je sais qui, c'est Bibiane, si tu l'avais vu dimanche lui faire les "yeux doux". C'est une bien bonne fille, répond notre chère petite amie. Justine qui s'attendait à d'autre chose en est quitte pour retourner comme elle est venue.Demeurée seule, la pauvre Julie permet à ses larmes de couler et s'écrie: "Qu'ele est heureuse la fille qu'il aime, mais puisqu'elle l'a mérité...

A LA CHAPELLE

Le vent sévit rageusement, une grande fraîcheur se répand dans l'atmosphère, mais cela n'empêche pas la petite colonie de se rendre à la chapelle... Pauvre petite chapelle; un rang de planches, lambrissé à l'extérieur, par de larges feuille d'écorce de bouleau. La grêle tombe, et vient frapper, avec un bruit sec et navrant les vitres de la chapelle. On a allumé le gros poêle qui ronfle au milieu de l'enceinte.

Parfois on croirait que la rafale veut soulever l'humble édifice. Personne ne craint, Dieux n'est-il pas là? Tous prient avec une grande ferveur. Les vieillards dont la longue chevelure blanche orne le front ridé, les yeux levés vers le Ciel, les mains appuyés sur leur bâton noueux--demeurent immobiles.L'au-delà les appelle, voilà pourquoi ils oublient si facilement la terre. Les Vêpres sont finies, mais personne ne sort. Une pieuse ambiance se répand et personne ne veut s'y soustraire.

Monsieur le curé envoie un enfant de choeur prier Julie, de vouloir bien chanter les litanies de la Vierge. Malgré sa douleur qu'elle refoule — elle entonne les belles invocations d'une voix vibrante. Tout le peuple répond avec un ensemble admirable. Le vent continue de mugir, et les feuilles d'écorce en partie arrachées, par centaines, frappent la muraille, et le bruit qu'elles font entendre semble des applaudissements aux louanges chantées de la Vierge. Julie dont la profonde tristesse augmente va pour implorer "Virgo Clemens" mais ses sanglots éclatent, et sa voix tremblante arrête dans son gosier. Alors, Félix qui ne cesse de l'admirer continue de sa voix sonore "Virgo fidelis" etc. Julie de retour dans sa chambrette demande pardon à Dieu de son peu de soumission.

LES FIANÇAILLES

La pauvrette ne s'accordait qu'une seule distraction. Le dimanche quand il faisait beau, elle allait voir son petit filleul dont les parents demeuraient assez loin. Le chemin qui y conduit est bordé d'arbres, et les branches touffues se rejoignent au-dessus de la tête des passants.

Julie aimait ce sentier solitaire. La poésie qui s'en dégageait était un baume pour son coeur endolori. Donc, le dimanche suivant, la température était si belle, qu'elle ne put résister au désir d'aller faire sa promenade favorite.

L'enfant en la voyant, accourt tout heureux à sa rencontre. Elle le caresse, et entre dans la chaumière où elle est accueillié avec un joyeux empressement. Mais quelle surprise!!!

Félix est là, causant familièrement avec la famille. Il salue Julie en souriant, et s'empresse de lui offrir son siège. Que les heures passèrent vite!!! Mais il faut qu'elle s'apprête au retour. Félix demande la permission de la reconduire — qu'elle accorde avec joie et.. seuls ...dans l'allée solitaire, ils marchent lentement.

Félix veut parler, mais des sons mourants viennent expirer sur ses lèvres. Julie compriment les battements de son coeur, et c'est tout ce qu'elle peut faire. Enfin Félix s'approche d'elle lui prend la main qu'il serre dans les siennes. s'arrête, plonge ses beaux regards dans les siens, et d'une voix de prière... "Julie, ma bien-aimée, veux-tu être ma femme?

Des larmes s'échappent des yeux de velours, et ornent de diamants le blanc capulet.

—Mon Félix, mon Félix... et son front pur se penche pour recevoir le doux baiser des fiançailles. Ils n'ajoutent plus rien... et marchent en silence. Leurs mains frémissantes sont enlacées... Ces instants bienheureux, ils veulent les vivre dans toute leur intensité...

Une douce brise chuchote au feuillage tremblant, et vocalise l'hymne éternel et toujours nouveau de la tendresse: En passant, elle courbe les fleurs, pour les inviter à saluer leur passage.

Le soleil couchant, empourpre l'horizon, et ses rayons indiscrets, passant à travers la feuillée viennent les nimber d'un or affaibli.

Enfin, Félix lui sourit et commence. Il y a longtemps que je voulais te parler, Julie, mais, je ne savais pas si tu m'aimais assez...

Si je t'aimais Félix!!! et avec un charme ingénu, elle lui raconte son amour d'enfant, d'adolescente, ses découragements, ses larmes solitaires, enfin, son abandon à la volonté de Dieu.

Elle était décidée de ne jamais se marier car, enfin, qu'aurait été sa vie sans Félix?

Il l'écoute... ne perd aucune de ses paroles. S'il osait, il lui ferait répéter tout ce qu'elle vient de dire, son sang afflue à son coeur avec violence; il la contemple, et peut à peine croire, que cette belle jeune fille avant peu, lui appartiendra...

Ils débouchent dans la plaine, et rencontre le Père Lazare, qui leur demande d'un air malicieux: "Ça va bien les enfants?—Oui, Père, ça va bien.

Eh, bien! bénissez le Seigneur dans la joie, si vous voulez avoir le courage de le faire quand viendra le chagrin, et il continue son chemin, en marmottant: "Bénissons le Seigneur".

Quand sa bonne Marguerite mourut, il lui demanda avec désespoir: "Que vais-je faire quand tu seras partie? Et elle lui répondit: "Tu béniras le Seigneur." Depuis cette époque, il bénit les enfants, les malheureux, les moissons,ceux qui sont heureux, ceux qui sont malades. Il ne cesse de prier Dieu. Malgré son grand âge, ses paroles sont la sagesse même. On prétend qu'il porte bonheur, et nos amis sont heureux de sa rencontre. Arrivés chez Julie, Félix lui dit: "Je reviendrai ce soir. Elle le regarde s'éloigner, le coeur gonflé de bonheur. Ses parents constatent la joie indéfinissable qui se lit sur sa figure, et elle leur raconte sans détour ce qui lui est arrivé. Ils en sont heureux car depuis si longtemps, ils comprennent sa douleur secrète. On frappe, Julie accourt et Félix revêtu du bel habit qui l'a tant fait pleurer, entre et salue ses parents. Ils vont à sa rencontre, les mains tendues. — Alors, vous voulez bien me la donner, votre belle Julie? Oui, on te la donne, car tu es un brave gas, un bon chrétien et un bon travaillant. Merci, merci, je vous promets de la rendre heureuse. Ils vont tous deux s'asseoir, sous le peuplier qui croît près de la porte, et là, leur bonheur, eux seuls peuvent le décrire...

LE COSTUME

En attendant le grand jour, le jour de la félicité complète, Félix se présente tous les soirs. Cependant Julie a l'intuition que quelque chose le tracasse—et décide de lui demander, le soir même, ce qui le contrarie. Lorsqu'il fut arrivé, on échange quelques propos banals—et résolument Félix s'adresse à son amie.

"Julie, j'ai quelque chose à te demander, vas-tu m'aimer assez pour me l'accorder? Mon Félix, moi aussi j'ai quelque chose à te demander. Si je suis obligée de refuser, promets-moi de ne pas douter de mon amour? Il le fit. Parle maintenant.

Félix hésite quelques secondes, puis... Julie je serais content, si tu abandonnais, le "costume acadien" et que tu t'habillerais à l'anglaise...

(Suite à la page 7)

LA POPULATION EN SUISSE

Berne. — Il y a eu en Suisse en 1924 dans les villes de plus de 10,000 âmes 10,079 mariages, 14,441 naissances et 11,510 décès.

L'accroissement moyen de la population a été de 26 âmes pour mille habitants.

Il est mort 62 nourrissons par 1000 nouveau-nés.

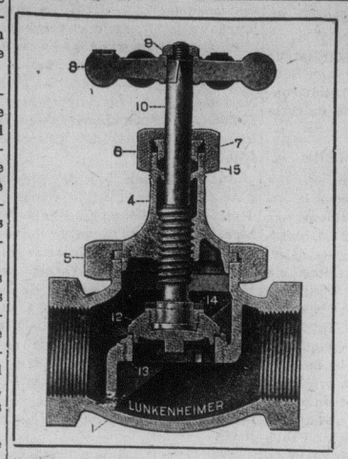
The Harris Lithographing Co. Ltd

113-125 Sterling Road

TORONTO, ONT.

Manufacturiers d'Etiquettes Lithographiées, Cartons, Affiches, Couverts de Catalogues, Boîtes à Grain, etc.

ABONNEZ-VOUS AU "CANADIEN".



Matériaux

Pour Plombiers, Ingénieurs et Poseurs d'Appareils de Chauffage

MARCHANDISES EMAILLEES ET EN PORCELAINE

ARTICLES SANITAIRES

J. Alph. Langelier

TELEPHONES : VENTES ET EXPEDITIONS, QUEEN 581 BUREAUX, QUEEN 582.

Entrepôts et Département d'Expédition 288 à 294 et 310 rue WELLINGTON.

Bureau et Magasin 312 et 314 rue WELLINGTON.

PROVINCE OF ONTARIO

DEPARTMENT OF MINES

Les Richesses Minérales d'Ontario

La production minérale d'Ontario pour l'année 1924 est estimée à $75,000,000.

La liste des minéraux économiques produits en Ontario est longue et variée. Elle comprend le mica, l'ardoise, la pyrite, le graphite, le sel et plusieurs autres substances non-métalliques, mais Ontario occupe la place par excellence, parmi les contrées minières, par sa production de métaux. Parmi ceux-ci on remarque l'or, l'argent et le nickel. Ontario surpasse non seulement ses Provinces soeurs dans la production de ces trois métaux mais elle en produit plus à elle seule que toutes les autres mises ensembles.

L'OR :—Ontario est aujourd'hui la source principale de la production de l'or n'étant surpassée que par le Transvaal et les Etats-Unis. Les chiffres pour 1923 sont les suivants:

Transvaal	9,132,722	onces (Troy)
Etats-Unis	2,485,445	"
Ontario	971,518	"

On estime que la production d'or dans Ontario en 1924 excèdera 1,200,000 onces ou $25,000,000. Les noms de Porcupine et Kirkland Lake—les deux districts producteurs d'or par excellence—sont aujourd'hui dans toutes les bouches. La mine Hollinger augmente constamment sa production et atteint aujourd'hui 8,000 tonnes par jour, si bien qu'on estime qu'à la fin de 1925 elle sera la mine d'or la plus importante du monde entier.

L'ARGENT :—Les terrains merveilleux de Cobalt, Lorrain Sud et Gowganda placent Ontario dans une position prédominante. A venir jusqu'au 31 décembre 1923, la production de l'argent dans Ontario atteignait une valeur de $227,200,000. Les mines d'argent d'Ontario produisent aujourd'hui plus d'une tonne d'argent pur. La découverte récente des richesses souterraines des mines Keeley et Frontier dans Lorrain Sud ont produites du minerai aussi riche que celui découvert dans les mines de Cobalt à leurs débuts.

LE NICKEL :—Les mines de Sudbury produisent 90 pour cent du nickel du monde entier, un métal tout aussi important aux industries qu'il l'était durant la guerre. Les nouvelles demandes pour l'acier nickelé, le métal monel, le nickel malléable, le nickel composé et ses alléages ont forcé les mines de nickel à une production aussi intense que durant la guerre.

Elles sont rares, les parties du monde, offrant d'aussi grands avantages aux chercheurs de minéraux que les terrains encore inconnus du Nouvel Ontario, que l'explorateur peut atteindre avec son canot.

Les Lois d'Ontario sont équitables tant à l'explorateur qu'au spéculateur. Le Gouvernement offre toute l'assistance voulue pour le défrichage des chemins, le nettoyage des ruisseaux et la construction des chemins, donnant ainsi accès aux concessions minières. Si le terrain est d'une richesse suffisante des communications par chemin de fer sont aussi établies. L'extension des lignes d'embranchements du chemin de fer T. & N. O. aux lacs Kirkland et Larder, et de Cobalt aux mines d'argent de Lorrain Sud est une preuve de l'aide que le Gouvernement est toujours prêt à donner. Les lignes ont été ouvertes au trafic le 10 novembre 1924.

Pour la liste des pamphlets, mappes, rapports géographiques sur les terrains miniers et toutes autres informations adressez-vous à

HON. CHARLES McCREA, Ministre des Mines — où — **THOS. W. GIBSON,** Sous-Ministre des Mines.

TORONTO, ONTARIO.